



Le magistère de l'art

Article de Paul Anel, DPCA

Chapeautage

Une rencontre inattendue

Depuis le début de l'OEuvre, nous n'avons eu de cesse de rechercher des maîtres, de nous mettre à l'écoute de ceux qui pourraient nous enseigner à vivre la compassion. Nous les avons d'abord reconnus dans les pauvres eux-mêmes, dans ces enfants que nous rencontrions. Leur simplicité, leur façon d'accueillir toutes choses les bras grands ouverts, sans poser de barrières ni de limites à la vie... A leur contact nous commençons d'apprendre ce à quoi nous étions appelés. Puis nous avons rencontré dans l'Eglise elle-même plusieurs visages qui ont illuminé notre charisme. Jean-Paul II, don Le Saux, Luigi Giussani, Maurice Zundel ou encore Adrienne von Speyr : autant de noms qui nous sont devenus familiers. Mais depuis quelques temps d'autres noms, qui jusqu'alors n'apparaissaient que rarement et de façon assez anecdotique, sont venus allonger la liste de nos amis. Ce sont les noms de Chagall, Matisse, Dostoïevski, Michel Ciry, Salgado et Tarkovski, et bien d'autres encore.

Cet intérêt nouveau que nous portons aux artistes – et dont témoigne entre autre l'apparition dans ces pages de la rubrique *Ouvertures* – n'a pas manqué de susciter chez beaucoup nombre de questions, voire d'objections. « Car enfin, autant nous comprenions que l'on se mette à l'école des pauvres, ou encore des saints et des théologiens, mais qu'est-ce qu'un artiste vient nous apprendre sur la compassion ? Que je sache, ils n'ont brillé le plus souvent ni par leur vertu, ni par leurs écrits spirituels, et n'ont pas laissé non plus le souvenir d'avoir été des modèles de philanthropie ! Du reste, qu'y a-t-il de commun entre les

favelas où vous vivez et les luxueuses salles d'exposition ? Est-ce que Points-Coeur ne devrait pas vous conduire plutôt à un certain dépouillement ? » De telles questions, légitimes, témoignent cependant d'une conception de l'art qui est, hélas, fort répandue : celle d'un divertissement, certes noble et estimable, mais à côté de la vie, en marge du drame. A contre-courant de cette opinion, celui qui s'approche de l'art avec un coeur d'enfant et qui demande à l'artiste à quelle source il puise la beauté, celui-là se prépare à faire la rencontre, aussi bouleversante qu'inattendue, d'une toute autre réalité...

Il est un indice qui nous mettra sur la piste d'une surprenante parenté entre ces deux expériences : d'un côté l'expérience de la compassion, celle que depuis des années nous vivons dans nos quartiers, nos lieux de travail et nos universités et, d'autre part, celle à laquelle nous invite l'oeuvre d'art, l'expérience d'admirer, de contempler une oeuvre. Quel Ami des enfants n'a pas entendu un jour, de la part d'un proche, d'un parent ou d'un ami, cette éternelle objection : « Tu pars là où les enfants manquent de tout, ils manquent d'éducation, de structures, d'un toit, parfois même de nourriture... Tu pars là où il y a tant de bonnes oeuvres à faire ! Et cependant, tu me dis que ta mission ne sera que d'être là, de jouer avec les enfants, de perdre avec les grands le temps d'un café. Pour une perte de temps, c'est une perte de temps ! » En effet, notre société fonctionne essentiellement sur le critère de l'efficacité, de la productivité, au point que tout ce qui échappe à ce critère est rejeté comme inutile. Cependant, il est un autre lieu qui se tient imperturbablement à l'écart de cette course frénétique : l'art, qui défend jalousement le privilège d'être inutile. Quoi de plus inutile en effet, de plus improductif, qu'une heure passée en compagnie de Mozart ? Quel temps perdu que celui passé à contempler *La Nuit étoilée* de Van Gogh ! La simple présence... Le simple regard... Celui qui court après les biens de ce monde aura tôt fait de rendre son jugement sur ces objets étranges : délit d'inefficacité et de perte de temps. Il est pourtant un bien si cher, si précieux, que la vie sans lui n'est qu'une ombre de vie. Un bien que le coeur de l'homme désire par-dessus toute chose et en toute chose, au point que le monde sans lui cesserait de tourner ; un bien, cependant, qui ne s'achète ni ne se vend, dont l'essence même est d'être gratuit : la beauté.

Que l'artiste consacre sa vie à la beauté, cela tombe sous le sens. Tout son travail en témoigne. C'est pour elle en effet qu'il veille au chevet de sa toile ou de son marbre, pour elle qu'il ne s'accorde aucun répit, telle Hélène recommençant mille fois son ouvrage, il reprendra mille fois le même visage, le



même paysage, tâchant à chaque nouveau coup de pinceau d'en intercepter davantage la beauté, cherchant ses traits comme à tâtons parmi les formes de ce monde. Et l'oeuvre est là qui témoigne de cette recherche inquiète et passionnée, cette oeuvre que l'on écoute avec révérence et émerveillement, comme on écoute un ami qui nous parle d'un lointain pays.

Que l'artiste soit au service de la beauté, cela tombe sous le sens. Mais qu'en est-il de Points-Coeur ? Quelle est-elle la beauté que nous cherchons, et quelle oeuvre en témoigne ? Il est vrai que nos quartiers offrent le plus souvent, du moins au premier coup d'oeil, un spectacle peu digne d'admiration. A la laideur de la misère s'ajoute celle, combien plus laide encore, du vice, de la violence et de la peur. Et cependant, nos yeux s'ouvrent peu à peu sur une étrange beauté, une beauté qui nous bouleverse d'autant plus que nous ne l'attendions pas. C'est la beauté de nos amis, de ces enfants qui peut-être marchent pieds nus mais dont le coeur est habillé comme Salomon, dans toute sa splendeur, ne fut jamais vêtu ! C'est la beauté de cette vieille femme dont la pauvre baraque est un grand vide mais dont le regard mendie le seul bien véritable. L'amitié : voilà notre chef-d'oeuvre, le témoignage infaillible de la beauté que nous cherchons à tâtons dans les rues de notre quartier et pour laquelle sans répit, nous aussi, nous voulons travailler. Une beauté qui toutefois ne nous arrête pas dans notre élan, qui nous invite au contraire à regarder plus loin, comme un miracle, un sacrement (1). Maurice Zundel exprime cette unique quête en des mots dont nous ne savons s'ils sont adressés aux artistes ou aux Amis des enfants : l'un est penché sur son ami, l'autre sur son sujet, tous deux « *cherchent à communier assez profondément à son mystère pour percevoir la Présence qui le fascine en lui et devenir capable de l'exprimer* ». A quel mystère communiait donc Van Gogh quand il peignait sa *uit* ? Qu'avait-il vu que nous n'aurions pas vu ? D'aucuns n'y trouveront peut-être que l'insouciance d'une âme romantique. Mais la joie scintillante de ses étoiles se détache sur trop de ténèbres et de tourments... Faut-il donc avoir tant souffert pour regarder ainsi ?

Art et compassion

Lorsque l'on veut comprendre une réalité, quelle qu'elle soit, il est toujours utile de ce tourner vers sa source, de se demander où et comment celle-ci

a commencé. Comment donc l'artiste devient-il artiste ? Si l'on demandait à un chef d'entreprise de nous dire comment il en est arrivé à faire ce métier, il nous parlerait sans doute de ses prédispositions pour le travail d'équipe et de sa passion, enfant, pour les pneumatiques, de ses premières expériences de responsabilité, des études qu'il a choisies et qui l'ont peu à peu orienté dans cette voie... En revanche, lorsqu'un artiste doit répondre de sa vocation le discours est tout autre. Ce qui d'abord est mis en avant ce n'est pas tant ses goûts, ses talents, ses choix, mais plutôt le fait d'avoir été lui-même saisi, attiré, choisi. Dans son dialogue intitulé *Le Cratyle*, Platon remarque que le mot beauté, en grec *kalos*, possède la même racine que le verbe appeler, *kalein*. Le propre de la beauté, en conclut le philosophe, est de nous attirer, de nous appeler, de nous séduire. La beauté nous émerveille, elle nous surprend, elle provoque en nous la stupeur et l'étonnement. Elle a l'éclat et la nouveauté qui caractérisent le mystère de toute rencontre. Certes, la beauté ne se rencontre pas qui marche dans la rue avec ses petites jambes ! La beauté se donne à nous dans l'éclat particulier, unique, de ce visage, de cette terre, de cette lumière... Cependant, la réalité ne dévoile jamais sa beauté que comme un piano laisse entendre sa musique : comme quelque chose qui est en elle tout en étant au-delà d'elle. « *Le beau*, écrit saint Thomas, *est la splendeur du vrai* ». Si la beauté me saisit à ce point, si elle m'attire et me séduit, c'est parce qu'elle rencontre en moi l'écho du désir le plus profond et le plus humain : mon désir de sens, de vérité. Le grand théologien orthodoxe Paul Evdokimov le saisit en termes émouvants : « *Nous communions avec la beauté d'un paysage, d'un visage ou d'une poésie comme nous communions avec un ami, et nous ressentons une étrange consonance avec une réalité qui nous semble être la patrie de notre âme, perdue et retrouvée.* » L'artiste est un homme qui s'est laissé séduire, saisir par ce mystère de l'être et qui dès lors est devenu mendiant : il mendie cette part de beauté qui se cache en toute chose comme son intime secret, dans le regard de l'enfant comme dans la courbe des blés. Dès lors, il ne s'appartient plus : il appartient à ce qu'il contemple.





Pour autant, l'on aurait tort de s'imaginer l'artiste comme un homme vivant sur son nuage, poète étranger au monde et à son drame. « *La beauté, écrit Rilke, n'est rien que le premier degré du terrible.* » C'est que celui qui se laisse entraîner dans le mouvement de la beauté est irrémédiablement emporté par elle jusqu'à son sommet, jusqu'à cette fine pointe de la réalité : le coeur de l'homme. « *La splendeur de la vérité se reflète dans toutes les oeuvres du Créateur, mais d'une manière particulière en l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (2)* ». Qu'il peigne son silence, sculpte sa joie ou chante sa nostalgie sur les accords d'un violon, l'artiste est un homme qui a la passion de l'homme. Descendant dans son coeur, il rencontre sa dignité, sa prière et sa grandeur. Mais descendant plus bas encore il rencontre sa misère, son péché, le drame d'une liberté capable d'abdiquer jusqu'à sa propre beauté ! Celui qui est aveugle à la lumière ignore ce qu'est l'obscurité. Celui qui n'a pas été saisi par la grandeur et la beauté de l'homme est aussi peu capable d'en comprendre la misère et le drame. Le poète Antonin Arthaud, qui a éprouvé jusqu'au bord de la folie ce déchirement en l'homme, trouva un grand réconfort dans son amitié avec l'écrivain Bernanos, en qui il reconnaissait un « *frère en douloureuse lucidité* ». Dans une des scènes les plus dramatiques de son film *Andrei Roublev*, Tarkovski nous montre également la douleur immense qui submerge le coeur de l'artiste alors qu'il ouvre les yeux sur la profondeur du péché qui défigure le coeur de l'homme, son propre coeur : « *L'homme a-t-il encore besoin de la beauté ?* »

La vocation de l'artiste l'entraîne au coeur du drame. Et ce n'est pas en qualité de simple spectateur ni même de second rôle : c'est lui-même, c'est toute son humanité qui est engagée dans la bataille. Celui qui cherche à fuir la boue du monde se tient à l'écart de la réalité et s'interdit d'en entendre le murmure, le secret. Celui qui sait la valeur de la perle ne craint pas de plonger ses mains dans la boue pour la trouver, pour l'en extraire et la porter au regard de tous. « *Un artiste ne peut exprimer l'idéal moral de son temps, s'il ne touche pas à ses plaies les plus sanglantes, s'il ne les vit pas et ne les endure pas en lui-même. (3)* » Voilà sans doute ce qui nous fascine le plus dans la figure d'un Dostoïevski, d'un Mozart ou d'un Tarkovski : un engagement avec toute la réalité, un regard qui ne veut rien fuir, rien censurer, car soutenu par la certitude que cette beauté qui a ravi leur coeur, pour laquelle ils travaillent et soupirent, cette beauté ne peut être vraiment belle que si elle est la splendeur

d'une vérité qui embrasse toute chose, des plus grandes aux plus petites, et qui étend sa lumière jusqu'au fond du drame, jusqu'au plus noir du péché.

Si l'étonnement premier face au mystère de l'être est la source d'où jaillit, toujours fraîche, toujours nouvelle, la vocation de l'artiste, il reçoit en revanche son mandat, sa mission, dans la douloureuse confrontation avec ce que le monde et notre cœur charrient de mal et de laideur. Dans une interview réalisée peu de temps après que l'athéisme qui gagnait sa terre et son peuple ne l'ait contraint à l'exil, Andreï Tarkovski, loin de se scandaliser, trouve dans ce drame le rappel profond de la mission qui l'anime : « *Plus il y a de mal dans le monde, plus il y a de raison de faire le beau. C'est plus difficile sans doute, mais c'est aussi plus nécessaire.* (4) »

Dans le jardin d'Eden, avant la chute originelle – s'il est permis de raisonner ainsi – toute chose était transparente à la beauté, l'homme et la nature étaient nus sous le regard de Dieu. Le péché a rendu toute chose opaque. Dans le cœur de l'homme, les vestiges de l'antique beauté sont désormais enfouis sous le doute et la peur. Malgré les ténèbres alentours et ses ténèbres intérieures, l'artiste a pour mission de garder les yeux tournés vers la beauté qui point en silence parmi les ombres de ce monde. Il nous rappelle ainsi que nous ne sommes définis ni par la peur, ni par la violence, ni par aucune sorte de mal, mais par cette mystérieuse attraction qui donne à la vie souffle et raison. Qu'il travaille au milieu du monde ou reclus dans son atelier, qu'il soit couvert de gloire ou ignoré de tous, l'artiste est un homme *pour les autres*. Sa vie est service. Par sa vie et son regard, par son travail et son oeuvre, il est la mémoire de son peuple : « *N'oublie pas ce pour quoi tu es fait, ce pour quoi tu es né ! Ne laisse pas s'éteindre en toi la soif et la recherche de la vérité !* » S'il réveille notre cœur, il nous offre aussi sa vie et son oeuvre comme un chemin vers la beauté que notre cœur désire, il nous introduit dans la rencontre qu'il a faite, dans son propre regard sur la réalité. « Regarde ! Ecoute ! », nous dit-il à travers toute son oeuvre. « Et pourquoi regarder ? – Parce que cela vaut la peine. Parce que dans le visage de cet enfant, dans cette rue grise et silencieuse, dans cette femme qui travaille là bas, dans ces courbes arides de mon pays : partout tu entendras, si tu sais écouter, l'appel de la beauté que ton cœur désire ! »



« Faites jaillir la beauté ! »

« Ce qui fascine dans la rencontre d'un vrai maître, d'un vrai éducateur, c'est qu'il est ami du réel sans en être l'esclave. Il introduit dans ce rapport juste auquel le coeur humain aspire. Sa simple présence rend le réel abordable, progressivement ami (5) ». Cette relation d'amitié avec la réalité est ce à quoi l'on reconnaît les personnalités mûres, adultes : ni ennuyées par le quotidien, ni paniquées par l'imprévu, ni indifférentes à la souffrance de leur prochain ni jalouses de sa joie, posant sur toute chose un regard curieux et bienveillant. « La contemplation se révèle amoureuse de toute créature, éprouvant à leur égard une tendresse ontologique. (6) » Cette humanité, il n'est pas un homme qui ne désire la vivre, qui ne voudrait lui ressembler. Comme je voudrais être capable de regarder mon quotidien avec la même tendresse et la même gravité, être capable d'y voir ce que le photographe Cartier-Bresson y voyait ! Qui entre sans tricher dans le monde de l'artiste en ressort transformé, comme il en va de toute vraie rencontre.

Ubi amor ibi oculus (7) dit un ancien proverbe latin. Là où est l'amour, là est l'objectivité du regard, le « *coeur qui voit* (8) ». L'artiste nous fait entrer dans sa passion pour la réalité et ce faisant il nous donne des yeux nouveaux pour la regarder, plus perçants, plus ouverts et plus vrais. Ce chemin du regard représente la grande conversion de notre vie. On demanda un jour à Michel Ciry s'il n'était pas las de peindre toujours les mêmes scènes – la crucifixion, Emmaüs, l'écoute de Marie-Magdeleine –, s'il ne pensait pas parfois à se renouveler. Celui-ci répondit : « *Je me renouvelle sans cesse, car la nouveauté n'est pas dans le fait de changer mon sujet, mais d'approfondir mon regard sur lui.* » Ce renouvellement continu de notre regard est une conversion à la gratuité : un appel à ne pas regarder le réel selon un critère utilitaire, mais simplement par amour de sa beauté. Comme nous le disions plus haut, c'est à cette même gratuité que nous forme le charisme de Points-Coeur. Il suffirait pour nous en convaincre de comparer la façon dont le même Ami des enfants présenterait un ami de son quartier, au début et la fin de sa mission. Celui en qui il ne voyait peut-être qu'un adolescent dur et provocateur, somme toute un parmi tant d'autres, est devenu quelques mois plus tard son ami, ce visage unique, celui qui sans doute peine à respirer derrière son masque, mais en qui il a su reconnaître les signes d'un vrai et profond désir de vérité. L'artiste m'introduit dans un rapport d'amitié avec la réalité, capable de souffrir de son drame et d'en aimer la beauté. Ce faisant il fait oeuvre de maître, car il me montre le chemin de la maturité. Il fait oeuvre d'éducateur, car il fait jaillir de

moi (*e-ducere*, « conduire vers le dehors ») ce pour quoi je suis fait, mon vrai visage, ce que je suis en vérité. L'homme est une oeuvre inachevée, qui attend pour cela que notre liberté se mette à l'oeuvre ; qui attend de rencontrer l'artiste qui saura reconnaître, caché dans le marbre, l'oeuvre d'art qui attend d'être dévoilée. L'artiste nous apprend que la maturité de l'homme n'est pas – comme bien souvent nous le pensons – dans son autonomie matérielle ni même morale – devenir un tel modèle de vertu que tout conseil, toute aide, devienne superflu. Cette maturité, pour laquelle notre coeur est fait et à laquelle il aspire, s'exprime au contraire dans une certaine qualité du regard, dans une humanité capable d'entrer en rapport, en syntonie, avec la réalité dans ce qu'elle a de plus profond et de plus vrai. C'est pourquoi l'amitié est véritablement le chef-d'oeuvre d'un coeur mûr ; c'est pourquoi la capacité d'amitié, d'écoute, de compassion est le plus beau signe de cette maturité.

« L'homme n'est pas encore né ! Nous avons à notre disposition ce que nous sommes, qui est un donné, offert gratuitement ; nous avons à faire surgir de ce que nous sommes cette oeuvre d'art que nous sommes appelés à être. (9) » Le père Thierry de Roucy nous invitait dans un récent liminaire à être « *amoureux de notre propre vie* (10) » : y a-t-il plus grand amour pour soi-même que celui qui consiste à devenir l'artiste de sa propre vie, en se mettant pour cela à l'école des grands maîtres, de ceux qui travaillent depuis longtemps déjà à faire de leur existence une oeuvre d'art offerte au regard de tous ? Il y a chez les saints et les artistes une même exigence pleine d'amour, quoique intransigeante, le sens d'une responsabilité inaliénable envers leur propre vie. Cette exigence est à mille lieux de tout moralisme ; elle ne naît pas d'un projet mais découle d'une rencontre : c'est l'exigence de conformer leur vie à la beauté qui les a saisis et vers laquelle ils regardent, et de permettre ainsi qu'à travers eux – à travers leur amitié et leur visage – beaucoup entendent à leur tour l'appel de la beauté et se laissent emporter dans son sillage...

« Vous êtes des artistes ! Tous et chacun, car de la réalité qui vous entoure vous pouvez faire surgir la beauté. Que vous soyez dans le bidonville le plus insalubre ou devant la personne la moins aimable, votre regard doit chercher, percevoir la beauté cachée, cette beauté de l'être. Vous pourrez ainsi la révéler. C'est cela votre travail d'artiste : plongez dans vos quartiers, plongez dans le coeur de vos amis, pour en faire surgir cette beauté qui n'attend que d'être révélée ! (11) » Comme l'artiste dont la contemplation émerveillée n'est pas source d'isolement, mais au contraire d'une mission qui l'institue serviteur de tous, celui qui accueille



pour lui, en lui, le mystère de la beauté, qui fait de sa vie une oeuvre d'art et d'amitié, celui-ci devient pour tous artiste et serviteur. Son regard est son ciseau, son coeur son atelier. L'amitié est l'oeuvre dans laquelle il s'engage tout entier, et qui n'en est pas moins mille fois unique et nouvelle pour être mille fois répétée.

Est-il une expérience plus belle que celle-ci ? Celle de voir le coeur le plus endurci, le regard le plus fermé, la liberté la plus raidie ou révoltée, qui se laissent peu à peu (toute oeuvre d'art est aussi l'oeuvre du temps), au contact de l'ami comme la glaise rigide et froide dans les mains chaudes du potier, adoucir, qui montre enfin quelques signes de vie, comme un coeur qui recommence lentement à battre. « *Plongez dans le coeur de vos amis, pour en faire surgir cette beauté qui n'attend que d'être révélée !* » Tel est le métier d'artiste, notre métier d'hommes, le plus beau métier du monde !

NOTES

1. Cf. Père Thierry de Roucy, *Chaque rencontre, une grâce*, D'un Point-Coeur à l'autre (DPCA) n°3, juin 1993.
2. Jean-Paul II, Introduction à *Splendor Veritatis*.
3. Andreï Tarkovski, *Le Temps Scellé*.
4. Andreï Tarkovski, *Interview*.
5. Père G. Trillard, *Art d'éduquer, art d'apprendre*, DPCA n°54.
6. Paul Evdokimov, *Théologie de la beauté*.
7. Litt. : « Là où est l'amour, là sont les yeux ».
8. Benoît XVI, *Deus Caritas est*, n°31 : « *Le programme du chrétien – le programme du bon Samaritain, le programme de Jésus – est "un coeur qui voit". Ce coeur voit où l'amour est nécessaire et il agit en conséquence.* »
9. Zundel, *Un autre regard sur l'homme*.
10. Père Thierry de Roucy, *Amoureux de sa propre vie*, Liminaire du DPCA n°55.
11. Père Thierry de Roucy, *Le magistère de l'art*, Enseignement à Nemili, juillet 2004.